

La gazette de Saint-Marc et Notre-Dame de Bon-Secours

N°18– 11 Avril 2021

Le mot du Padre

Le Christ est ressuscité, Alléluia !

Chers lecteurs de la Gazette, laissons place à la joie de Pâques en ces jours où nous célébrons la victoire de Jésus sur la mort.

Grâce au Christ, notre vie est devenue éternelle et un jour nos corps eux-mêmes ressusciteront ! Telle est notre foi. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi » nous dit s. Paul et aussi, « nous ressusciterons avec Lui ».

Vivons donc comme des ressuscités !

Le Seigneur nous fait sortir de nos tombeaux. Ne laissons pas la désespérance nous envahir, mais tournons nos cœurs vers le Ressuscité. Il éveillera au fond de nous-mêmes l'espérance dont nous avons besoin.

La désespérance peut naître en nous de souffrances physiques ou morales, de la solitude, de l'ambiance de la pandémie qui n'en finit plus ou de l'inquiétude de l'avenir et de la mort. Tout ceci est bien réel, ne le nions pas. Mais le Ressuscité ouvre en nos esprits un chemin encore plus réel : celui de la Vie éternelle. Nos peines et nos souffrances appartiennent au temps qui passe. La résurrection est éternelle, elle est plus forte que tout.

Il nous revient de tourner nos cœurs vers le Christ ressuscité avec foi. Lui-même alors viendra en nous chasser les ténèbres de la désespérance. Concrètement, nous sentirons que la vie est plus forte que la mort, nous sentirons au fond de nous comme une source nouvelle de vie et de paix. Nous ne pourrons plus désespérer, même si le poids du jours se fait encore sentir.

Que la joie de Pâques habite votre cœur !

P. Christophe +



L'incrédulité de Saint Thomas
Michelange 1603

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean

C'était après la mort de Jésus. Le soir venu, en ce premier jour de la semaine, alors que les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées par crainte des Juifs, Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « *La paix soit avec vous !* »

Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « *La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie.* »

Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et il leur dit : « *Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus.* »

Or, l'un des Douze, Thomas, appelé Didyme (c'est-à-dire Jumeau), n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! »

Mais il leur déclara :

« Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! »

Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit :

« *La paix soit avec vous !* »

Puis il dit à Thomas : « *Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté, cesse d'être incrédule, sois croyant.* »

Alors Thomas lui dit : « **Mon Seigneur et mon Dieu !** »

Jésus lui dit :

« *Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* »

Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

En cette semaine pascale, nous ne pouvons que nous tourner vers nos prêtres qui se sont démenés sans compter pour que les offices de la semaine sainte soient assurés. Cette année, son organisation a été un véritable casse-tête entre les horaires du couvre-feu et les jauges du nombre des fidèles.

Un immense merci à vous père Geoffroy pour votre paternel souci de votre paroisse et des immenses mercis à vous pères Christophe et Jean-Baptiste, et à vous pères Savin et Jean d'Amour pour l'accompagnement précieux que vous nous prodiguez.

De la part du Résap et des abonnés de la gazette



Cette semaine, voilà le témoignage intégral de la guérison d'une paroissienne de ND de Bon-Secours.

(suite de la précédente gazette)

« Les premières douleurs importantes étaient apparues alors que j'avais 41 ans, avec des troubles variant en intensité. À certains moments, j'avais besoin de l'aide de mon époux et de mes enfants pour m'habiller. Je souffrais de multiples douleurs dans tout le corps. J'avais des sensations de jambes très lourdes, comme si elles étaient enfermées dans des étaux. Ma fatigue était immense allant par moments jusqu'à l'épuisement. Les premiers troubles moteurs sont apparus avec un déséquilibre du bassin.

Il a fallu que j'adopte la première canne pour marcher. Au bout d'un an, j'ai dû me servir d'une deuxième canne. J'ai souffert de ces divers maux très invalidants durant huit ans d'errance médicale. Quand un médecin a fini par poser le bon diagnostic, ce fut un immense soulagement pour moi et mon entourage. Pour lui, tous ces maux s'expliquaient du fait que j'avais contracté la maladie de Lyme. Selon ce médecin, cela remontait probablement à l'enfance, cette maladie insidieuse étant évolutive dans le temps.

Quelques années avant, une conversion radicale

Treize ans avant que cette maladie se déclare, j'ai découvert l'amour de Dieu et vécu une conversion radicale. J'ai alors reçu cette parole : « À vin nouveau, outre neuve ». Comme un appel décisif à changer de vie et mes façons de faire. Il a fallu que j'aie d'abandon en abandon, de purification en purification, pour renoncer à ma volonté propre et m'attacher à la volonté du Père. Quand les premières douleurs importantes sont apparues en 2008, j'ai dit à Jésus : « Seigneur, quelles sont ces douleurs ? Suis-je vraiment malade ? Est-ce la tuile ? » Jésus m'a répondu en me donnant sa joie, une joie qui ne m'a plus quittée. C'était une joie glorieuse, dans l'épreuve. Jésus avait tout donné pour moi. Je voulais en faire de même pour lui. Ma vie a pris sens et la joie du Seigneur est devenue ma force. Grâce à elle, j'ai pu vivre toutes ces années sans baisser les bras, sans abandonner les miens, en me battant pour eux.

J'ai lutté et j'ai pu accomplir mon devoir d'état. J'allais consulter les médecins pour obtenir un soulagement mais jamais je n'ai cherché à être soulagée par n'importe quelle pratique douteuse. Et durant tout ce temps d'épreuve, j'ai goûté à la présence du Seigneur en moi. Il me disait dans sa parole : « *Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans la faiblesse.* » (1 Co 9). Et je l'ai vraiment expérimenté.

« Je voulais faire la volonté de Dieu. »

Quelque temps avant la veillée de guérison, un prêtre me recommande une naturopathe. Je prends donc rendez-vous avec elle. Lors du premier entretien, elle me garde deux heures et demie : je lui présente tous mes problèmes de santé. La deuxième fois, elle me demande : « *Est-ce que vous avez demandé votre guérison à Dieu ?* » Je lui réponds : « *Non. Jamais car je sais que le Seigneur me demande d'offrir ma maladie à une intention précise. Et ce qui compte le plus pour moi, c'est de faire sa volonté.* »

J'offrais en effet toutes mes douleurs, unies aux souffrances du Christ, afin qu'elles portent du fruit pour cette intention. Elle insiste : « *Et si, aujourd'hui, c'est la volonté du Seigneur de vous guérir ?* » « *Si c'est sa volonté, je l'accepte !* » « *Alors demandez-lui.* » J'ai donc dit à Dieu : « *Seigneur, si tu veux ma guérison, je l'accepte !* » Après ce rendez-vous, je suis allée prier à Notre-Dame des Victoires (Paris) et j'ai demandé à la Vierge Marie : « *Si c'est bien la volonté de ton fils que je guérisse, alors, obtiens la victoire !* » Puis je me suis rendue dans une pharmacie pour acheter les compléments alimentaires que la naturopathe m'avait prescrits. Je payais à l'étage. Quand je suis sortie, le vigile m'a arrêtée. « *Je veux voir le ticket de caisse des cannes.* » Et comme je tentais de lui expliquer que je les avais déjà depuis huit ans, il s'est énervé, parlant de plus en plus fort. Il m'humiliait ainsi devant tout le monde, me faisant passer pour une voleuse, mais j'ai gardé tout mon calme. J'étais très paisible.

J'ai juste dit : « *Gloire à Dieu !* » car à travers cet incident, Dieu m'a fait comprendre qu'il voulait me retirer ces cannes. Et ensuite j'ai complètement oublié cet épisode et j'ai continué à offrir mes douleurs à Dieu, en union avec Jésus.

« Ce soir-là, je n'ai pas demandé ma guérison »

Un mois et demi plus tard, la Providence a tout mis en œuvre pour que je puisse venir à cette veillée. Ce n'était pourtant pas du tout gagné. À l'inverse, mon mari, lui, s'est retrouvé bloqué dans les bouchons et n'a jamais pu atteindre la salle. Ce soir-là, je n'ai pas demandé ma guérison. Il n'y avait qu'une chose qui comptait pour moi : que l'une des amies avec laquelle j'étais venue puisse quitter sa chaise roulante.

À un moment donné, Damian nous a demandé de nous mettre en binôme et de prier l'un pour l'autre. C'est alors que j'ai ressenti les bras de Jésus m'entourer, une chaleur traverser mon dos, et la sensation que mes jambes reprenaient vie.

Quand Damian a mis fin à la prière, je me suis regardée et j'ai constaté que j'étais toute droite. Mon bassin s'était redressé ! De surprise, je suis tombée dans mon siège... J'étais sous le choc. Damian a dit à ceux qui marchaient auparavant avec des cannes de sortir des rangs. J'y suis allée puis suis revenue à ma place, complètement déboussolée. J'arrivais en effet à marcher.

Damian dit alors : « *Que ceux qui souffrent encore un peu aillent voir les personnes qui sont en binôme de prière ; Jésus va finir le travail maintenant.* » Il me restait en effet une douleur dans le bas du dos mais je n'osais pas m'adresser à ces personnes. Une amie m'a vivement encouragée à le faire. Je me suis approchée d'un binôme qui a prié pour moi et toute douleur a disparu. Puis Damian m'a interrogée au micro : « *Qu'est-ce que le Seigneur a fait pour vous ?* » Et j'ai pu répondre, encore sous le choc : « *Je n'ai plus de handicap ; c'est fini ! J'ai redonné mes cannes au Seigneur. Je suis guérie.* » Je suis montée sur l'estrade, et Damian m'a demandé de courir. Je volais littéralement. Damian m'a demandé ensuite de courir de haut en bas de l'amphithéâtre en courant. C'est ce que j'ai fait sans aucune difficulté puis je suis revenue à ma place.

« Jésus a guéri ma maman ! »

Ma fille Soline gardait les enfants des amis qui m'avaient amenée à la soirée. À la fin de la veillée, quand je suis arrivée chez eux, j'ai brandi mes cannes. Elle a tout de suite compris. Elle m'a enlacée et a pleuré de joie. Nous sommes rentrées à la maison et j'ai dit à mon mari : « *Louis, c'est fini !* » « *Comment cela ?* » « *Je suis guérie !* » J'ai posé les cannes devant le coin prière. Mon mari,

incrédule, m'a dit : « *À genoux, saute ! À genoux ! Saute ! ... J'ai du mal à croire ce que voient mes yeux !* » Puis il s'est assis sur le canapé et Il a pleuré. Et il m'a dit : « *Homme de peu de foi que je suis !* » Le lendemain, nous avons été invités chez des amis pour fêter cet événement, et devant chaque assiette, avait été disposée une parole de Dieu. Louis a reçu, dans Isaïe : « *C'est moi qui agis !* » En fin de journée, il est allé chercher notre autre fille à son camp de guides. Quelque temps avant, notre fille avait refusé de m'accompagner à une veillée de prière pour les malades en me disant : « *C'est fini, Dieu ne guérit plus aujourd'hui. Il ne fait plus de miracle.* » Quand elle m'a vue courir, elle a pleuré toutes les larmes de son corps. J'ai attendu qu'elle se calme et je lui ai raconté

ce qui s'était passé. Un peu plus tard, nous avons su qu'elle a dit à sa tante : « *Jésus a guéri ma maman. Il fait des miracles. Il est le même qu'il y a deux mille ans.* »

Envoyée pour témoigner

Depuis ma guérison, je ne cesse d'avoir des occasions de témoigner. Un monsieur de notre immeuble, qui habite sur le même palier que nous, ne s'est aperçu de ma guérison qu'au bout de deux mois. C'était sans doute le bon moment pour lui. Une voisine s'en est rendu compte encore plus tard. Elle me dit, stupéfaite : « *Mais c'est fini ? Vous n'avez plus de cannes ?* » Et je lui raconte ce que Dieu a fait dans ma vie. Elle ne veut pas entendre parler de Dieu. C'est une femme blessée, ayant perdu de



nombreux membres de sa famille, et n'ayant pas pu enfanter à la suite d'une erreur médicale. Mais j'ai eu le temps de lui donner mon témoignage, sans insister. J'étais loin d'imaginer qu'elle décéderait peu de temps après, de façon subite !

Des gens de ma ville de banlieue qui me connaissaient avec mes cannes m'arrêtent dans la rue. Cela donne lieu à de beaux échanges. Une personne en chaise roulante m'a dit un jour : « *Je ne crois pas en Dieu et je ne veux pas sortir de ma chaise roulante. Mais vous, racontez-moi votre histoire.* » Après mon récit, il m'a demandé de l'emmener à l'église. Divorcé, il ne voyait plus son fils et était seul. Il a pu rencontrer un prêtre et recevoir le sacrement des malades.

Récemment, dans un train de banlieue, je fais la connaissance d'un homme de culture musulmane. Dans notre échange, je peux lui témoigner de ce que Dieu a fait pour moi. Après mon récit, il m'affirme, bouleversé : « *Madame, je crois en tout ce que vous me dites.* » Loué soit Dieu ! Je rends grâce à Dieu pour ces deux guérisons : celle de mon âme et celle de mon corps.

Mais des deux, la plus belle est ma conversion !

La gazette est allée à la rencontre de **ND de Bon-Secours**, une paroissienne de **ND de Bon-Secours** qui a vécu les nombreux changements traversés par l'Eglise ces dernières dizaines d'années !

Pour les paroissiens plus jeunes, cette histoire est une grande découverte alors que d'autres lecteurs vont sûrement se reconnaître dans ce témoignage : qu'ils n'hésitent pas à le partager avec leur famille, leurs amis... ou avec la gazette !

LG: La grande révolution traversée par l'Eglise au XX^{ème} siècle date du Concile Vatican II. Auparavant, comment se passait la pratique religieuse à ND de Bon-Secours ?

F : Les messes étaient toutes célébrées le dimanche matin, il fallait être à jeun, sans avoir bu une goutte d'eau. Elles se succédaient jusqu'à midi. Il n'y avait pas de messe anticipée mais une messe solennelle et des messes basses (en silence) dans les bas-côtés. Le prêtre célébrait dos au peuple, en latin, l'autel se trouvait tout au fond de l'église. L'assemblée suivait dans le missel, de temps en temps le prêtre se retournait et l'on pouvait vérifier où on en était du missel !

Une grande chaire se trouvait au milieu de l'église d'où le prêtre pouvait prêcher. Il y avait des stalles dans le chœur et des fresques dans les bas-côtés.

Dans l'église, on payait sa chaise à la chaisière. Un suisse était présent et rythmait les célébrations de sa hallebarde. Il y avait toujours deux quêtes, la 2^{ème} étant pour les pauvres de la paroisse. Nous autres enfants, nous devions faire signer notre carte de KT par le prêtre.

Il y avait beaucoup de groupes pour les paroissiens : l'Ouvroir pour les dames de la paroisse, les Enfants de Marie, les Ames Vaillantes, le Patronage, le Scoutisme... Nous avons aussi de très nombreuses processions à laquelle nous participions avec notre groupe.

La spiritualité n'était pas la même, je ne me souviens pas que l'on nous parlait de l'amour de Dieu, on ne lisait pas la Bible directement, (c'était défendu et j'ai eu ma 1^{ère} bible dans les années 70) mais nous lisions l'Histoire sainte. Il me semble que l'on insistait beaucoup sur les péchés et l'enfer dont nous avons peur. Mais tout le monde venait à la messe.



Père Aristide DIJON, Père AMEILLE & Mgr FAVREAU (4)



LG : Comment sont apparus les changements ?

F : Dans les années 50, à la paroisse St Pierre-St Paul de Colombes, il y avait des prêtres-ouvriers et le curé, le père Michonneau. Ils voulaient avoir une plus grande proximité avec les paroissiens.

Je me souviens que le prêtre en chaire nous disait au moment du sermon : « Tournez votre chaise et regardez-moi ! ». Ils avaient aussi des livres de chants.

Puis il y a eu Vatican II et les énormes changements dans la liturgie.

A la fin des années 70, l'évêque est venu à NDBS et il nous a prévenus que notre prochain curé serait seul prêtre, qu'il fallait donc nous former et nous engager dans le service auprès de lui. Une cinquantaine de paroissiens s'est formée, nous sommes passés de spectateurs à acteurs. Avec le père Dijon arrivé en 1980, il fallait tout créer : les équipes liturgiques, équipes d'accueil, prépa-baptême, mariage... L'évêque, Mgr Favreau avait fait des petits manuels explicatifs sur les services. Pour nous cette expérience a été une découverte extraordinaire, nous devenions participants à la messe et dans la paroisse.



« Vie de l'Église »

A l'occasion de la parution de la lettre de la Conférence des évêques de France (CEF) sur la lutte contre la pédophilie, la Gazette a rencontré Vincent Meynard, Secrétaire général adjoint de la CEF et paroissien de Saint-Marc.

La Gazette : Tout d'abord, pourrais-tu nous expliquer en quelques mots ce qu'est la Conférence des évêques de France (CEF) ?

Vincent : La Conférence des évêques de France est une structure qui organise le travail collégial des évêques. Car si chaque évêque résidentiel est responsable d'une « Église locale » (un diocèse), il « porte le souci de la mission universelle de l'Église ». La CEF lui permet de vivre une part de cette mission. Elle réunit les évêques en Assemblée plénière à Lourdes deux fois par an et travaille en permanence avec eux tout au long de l'année sur des sujets ecclésiaux et sociétaux. C'est ainsi que les évêques peuvent prendre des décisions qui engagent l'Église en France tout entière. De plus, la CEF représente en quelque sorte, l'Église au niveau national. Elle est l'interlocuteur des pouvoirs publics, elle prend la parole sur divers sujets, elle est aussi comme une vitrine nationale du catholicisme.

La Gazette : Comment en es-tu arrivé à travailler pour la CEF ? Quel y est ton rôle ?

Vincent : J'y suis arrivé début 2015 comme secrétaire général adjoint, directeur de la communication puis porte-parole. Mon rôle est de participer au fonctionnement général de la CEF, c'est le travail du secrétaire général adjoint. Je dois aussi, avec une équipe, organiser "la vitrine" qui fait connaître et explique notre religion et notre foi, c'est le travail du directeur de la communication. Enfin, dans les médias, je prends la parole sur divers sujets, c'est ma mission de porte-parole. Les évêques de France m'ont confié ces missions pour deux mandats de trois ans qui s'achèveront en août prochain.

La Gazette : Peux-tu nous dire ce que contient cette lettre sur la lutte contre la pédophilie ?

Vincent : Cette belle lettre qu'ont écrite ensemble les évêques de France lors de leur dernière Assemblée plénière de mars s'adresse à tous les catholiques de France. Il est rarissime que tous les évêques écrivent ainsi d'un seul cœur à tous les fidèles. Ils s'adressent aux catholiques car ils veulent d'abord leur dire le trajet parcouru dans l'Église sur la lutte contre la pédophilie. Nous sommes inégalement confrontés à la question et il est essentiel que tout le monde sache ce que l'Église a engagé. Pourquoi ? Parce que nous formons un corps et que nous savons que lorsqu'un membre de ce corps souffre c'est tout le corps qui souffre. Savoir d'où vient ce mal est essentiel pour le soigner. Cette lettre raconte d'où nous venons. Elle raconte la souffrance des personnes victimes qui ont bien voulu parler. Elle évoque les silences coupables et les manœuvres de

responsables (dont des évêques) qui ont voulu cacher ces actes de pédophilie. Elle explique ce qui est décidé pour éradiquer ce fléau mais aussi pour le prévenir, pour rester vigilant, en un mot pour devenir "une maison sûre" comme le dit le pape François. Enfin et surtout, elle veut emmener les fidèles dans un grand mouvement pastoral qui amènera chacun à plus de confiance, de bienveillance en l'Église ; un mouvement qui s'engagera par la sensibilisation de tous, la formation, la vigilance mais aussi l'engagement de chacun auprès des prêtres et des responsables et l'engagement de ceux qui le veulent bien à un soutien financier qui permettra de mettre en place toutes les mesures décidées.



La Gazette : Est-ce un tournant dans la manière dont l'Église de France traite la question des abus sexuels en son sein ?

Vincent : Dans cette tempête qui la secoue durement, l'Église a su prendre des décisions courageuses, parfois mal comprises mais nécessaires. Notre Église est d'ailleurs regardée par d'autres institutions et organismes qui connaissent aussi ces malheureuses affaires. Mais ce tournant ne sera vraiment réussi que si l'Église, c'est-à-dire nous tous, prenons la mesure de ce qui reste à faire. Alors oui, ce sera un tournant historique que l'Église aura pris.

La Gazette : Que dire à ceux de nos lecteurs qui ont pu être victime de tels abus ?

Vincent : Il faut qu'ils sachent que leur Église veut assumer le mal qu'ils ont subi et la souffrance qu'ils peuvent encore connaître. Il faut qu'ils sachent que leur Église est prête à les écouter s'ils veulent parler, raconter, trouver le début d'un chemin de réparation. Il faut qu'ils se sentent en confiance, qu'ils sachent qu'ils ont une place unique et centrale et que c'est grâce à eux que l'Église pourra être une maison sûre. Il existe des cellules d'écoute et une adresse mail (paroledevictimes@cef.fr), ce sont des dispositifs à leur disposition pour leur permettre d'engager, selon leur rythme, un chemin d'apaisement.

LA SAINTE DU MOIS : SAINTE CATHERINE

Catherine Benincasa naît à Sienne, en Toscane, en 1347, dans une famille de teinturiers ; elle est la 24^{ème} sur 25 enfants !! Dès son plus jeune âge, à 6 ans, elle a une vision mystique et décide de se consacrer à Dieu contre l'avis de sa famille.

A 16 ans, toujours en butte à l'hostilité de sa famille qui veut la marier, elle vit comme une recluse au sein de sa famille qui la traite comme une servante, vie d'austérité et de prière, tête à tête avec Dieu qu'elle qualifiera de « noces mystiques ». En 1368 elle peut enfin rentrer chez les Pénitentes de St Dominique, comme tertiaire, et se met au service des pauvres et des malades.

A cette époque, l'Europe est en effervescence guerrière : la France et l'Angleterre sont en pleine guerre de 100 ans, les villes italiennes s'entredéchirent et le pape s'est exilé en Avignon depuis 1309.

Le principal souci de Catherine est l'unité de l'Eglise : sans complexe elle écrit au pape et le presse de revenir à Rome ! Elle accompagnera même l'aumônier des dominicains en Avignon pour le convaincre : victoire ! En 1377 le pape rentre à Rome.

En 1378, la chrétienté occidentale se divise entre plusieurs papes (début du Grand Schisme); Catherine soutient Urbain VI et déploie des trésors d'activité et de diplomatie auprès des cardinaux et des princes pour les rassembler autour de lui. Catherine reçut les stigmates, ayant prié pour que celles-ci ne soient pas visibles.



Elle prend aussi partie dans les luttes qui opposent les villes italiennes et voyage inlassablement comme médiatrice entre les unes et les autres ; mais sa vie de prière est toujours aussi intense, avec des extases durant lesquelles ses disciples copient les prières qui s'échappent de ses lèvres. Elle meurt le 29 avril 1380 et c'est Urbain VI qui célèbre ses obsèques ; elle est inhumée dans la Basilique Santa Maria sopra Minerva à Rome.

La dévotion autour de Catherine de Sienne se développe rapidement et elle est canonisée en 1461. Elle est instituée Sainte Patronne de Rome en 1866, puis de l'Italie en 1939, aux côtés de s. François d'Assise. Le 3 octobre 1970, elle devient la 2^{ème} femme « Docteur de l'Eglise », après Thérèse d'Avila, sous le pontificat de Paul VI. Enfin, en 1999, Jean Paul II la proclame « co-patronne de l'Europe » avec Brigitte de Suède et Edith Stein.

Elle est aussi la protectrice des journalistes, des médias et des métiers de la communication avec s. François de Sales.

Dépassée Catherine de Sienne ? Reléguée à une chrétienté révolue ? Certainement pas !

Par la forte influence qu'elle a eue sur l'histoire de la papauté, Catherine de Sienne est l'une des figures marquantes du catholicisme médiéval. Ses écrits, principalement « Le Dialogue » qui comprend un ensemble de traités qu'elle aurait dictés lors de ses extases, marquent sa pensée théologique. Elle est une des 4 femmes déclarées Docteur de l'Eglise ; cette reconnaissance, bien que tardive, consacre l'importance de ses écrits.

« Dans la société actuelle qui se fracture, avec des communautés de plus en plus montées les unes contre les autres, Catherine nous rappelle la nécessité du pardon, de la réconciliation et de la communion » (Christiane Rancé).

Annie a écouté pour nous une conférence qui décrit notre quartier de Bécon. Elle nous en redonne les grandes lignes.

Parler de Bécon les Bruyères comme d'un « mythe », il fallait oser !

Ce fut, pourtant, l'objet d'une conférence récemment initiée par la Mairie de Bois-Colombes et animée, à distance (pandémie oblige), par M. Christian Gallot. Cet érudit s'est employé à montrer que ce lieu-dit méritait bien notre intérêt. Et ce, malgré les railleries qui n'ont jamais manqué sur ce nom composé, dont certains écrivains célèbres (Gide, Malraux, Emmanuel Bove, entre autres) se sont gaussés.

Et alors ! il y a bien dans notre France rurale des Poilley et Moncuq ...

On se souviendra que Flaubert déclarait, avec le même cynisme : « Comment peut-on vivre à Yvetot ! ». Mais ce nom improbable a été retenu pour identifier le réseau de voies ferrées qui va desservir les principaux axes du « Grand Paris ».

L'origine du quartier

Le conférencier se penche sur sa naissance pour privilégier une connotation lointaine et mystérieuse : « Beacon » (rien à voir avec le brunch anglais). Les bruyères, tout le monde comprend, de même pour ce bois où passaient les colombes, ou de cette garenne où gambadaient les lapins. Il développe son sujet en s'attachant à la première caractéristique de ce « village » : ses 3 églises, sa gare et un parc. La Chapelle Saint-Charles (fin XIXème), Saint-Maurice (vers 1920) et Saint-Marc (geste architectural des années 60), toutes trois édifiées sur des terrains offerts par de généreux donateurs.

La gare a été bâtie selon un schéma immuable : une partie centrale avec une horloge (régulièrement en panne) et une annexe de chaque côté (la modernisation récente n'a pas trop entamé le charme de cet édifice). La reconstruction après les bombardements intenses de la guerre explique l'hétérogénéité des bâtiments.

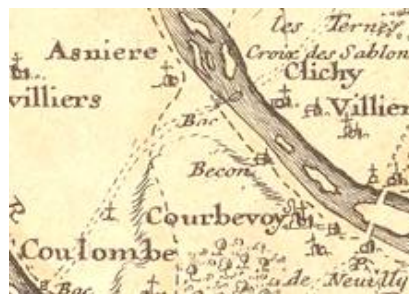
Le chemin de fer a séparé ce territoire en deux, d'un côté Asnières, propriétaire des surfaces, de l'autre, Courbevoie. Un souterrain et une passerelle ont permis que ces deux univers se rejoignent.

Vient le parc : celui du château, en surplomb de la Seine, détruit dans les années 50 et dont il ne reste que l'escalier monumental et ses caves, en soubassement, où se prépare, chaque année à l'occasion des

vendanges, un nouveau millésime (900 m² de vignes, près de 800 bouteilles). A proximité, on entre dans le cinéma Abel Gance, seul vestige des nombreux cinémas, dont le Casino de Bécon, remplacé par un supermarché, rue Madiraa.

Le très grand jardin abrite les pavillons de l'exposition universelle de 1878 : d'un côté le Pavillon

des Indes anglaises, de l'autre les deux chalets de la Suède et de la Norvège, devenus le siège du Musée Roybet. Egalement, en contrebas, le fronton XVIIIème de la caserne des Suisses qui existait antérieurement à la place Charras.



S'ajoute l'histoire industrielle avec des marques prestigieuses, de la construction automobile (Delaage qui donne son nom à un écoquartier de Courbevoie, face au Parc des Bruyères) à la fabrication de parfums de rêve (dont Guerlain). L'énorme soufflerie d' Hispano Suiza (repris par Safran) abrite maintenant l'école La Cigogne.

Cette conférence s'écoute sans temps mort. Elle intéresse à la fois les résidents de longue date et les nouvelles familles attirées par la proximité de Paris. Avec eux, nous chanterons, sur un air populaire, que nous sommes fiers d'être de Bécon ! Ce ne sont pas les paroissiens qui viennent en masse à Saint-Marc, autre source de bien-être et de rassemblement mythique (voire mystique), qui nous reprocheront notre chauvinisme.



A vous !

- Un crâne ? Des
- Un frigo ? Des
- Une moue ? Des
- Un brusque ? Des
- Un ministre ? Des
- Une grosse ? Des
- Un propos ? Des
- Une cinglante ?
- Un fâcheux ?
- Un patron ?
- Un délicieux ?
- Une bande ?
- Un sirop ?
- Un argent ?

Réponse ? A venir

- Un rat ? Des goûts
- Un cas ? Des colles
- Un pont ? Des râbles
- Un flagrant ? Des lits
- Une voiture ? Des mares
- Un évier ? Des bouchers
- Un scout ? Des brouillards
- Un bond ? Des buts
- Une dent ? Des chaussures
- Un air ? Des confits
- Un beau ? Des cors
- Un mur ? Des crépis
- Un vrai ? Des dalles
- Un valet ? Des curies
- Un drogué ? Des foncés
- Une jolie ? Des gaines



Avec ou sans cloches ?

Les cloches ne font plus recette,
Ni en boutique, ni au clocher,
Elles attendent à la liberté.
Les traditions partent en sucette.

Pour pouvoir faire plaisir à tous,
La laïcité s'empare des chocolats,
Non, non, vous ne rêvez pas,
A leur place sont les lapinoux !

Moins sujets de plaisanteries,
Plus rigolos, plus consensuels,
On croque leurs grandes oreilles,
Et tout le monde s'en réjouit.

C'est ainsi qu'il faut innover,
Nous dit un grand chef de restau,
Qui a peur de faire trop catho,
Et propose d'autres sujets.

Et les gens suivent les discours,
Auxquels nous convient les médias,
Comme si nous ne savions pas
Réfléchir à notre parcours.

Mais que donc faire des clarines
Que l'on met au cou des béliers ?
Non celles-là, faut les garder,
Disent les bobos citadines !

Quand Notre-Dame rouvrira,
Que le bourdon sera ébranlé,
On verra les coeurs chavirer,
Sûr que la France exultera.

Laissons donc là les autres « cloches »,
Car il en restera toujours,
Pour répandre leurs calembours,
Pour elles, c'est tellement plus fastoche !



BESOIN D'AIDE :

Avis aux couturières qui pourraient apporter de l'aide aux groupes des enfants de chœur de la paroisse. **Des aubes auraient besoin de quelques points de coutures.**

Appeler Juliette au 06 32 34 18 85.

COUTUME & PRIERE

Une coutume au **Bénin** consiste à honorer les membres de sa famille décédés.

En mémoire de ces personnes, des sachets de bouillie de maïs sont déposés devant les lieux de culte avec les noms des personnes décédées et chacun peut se servir. Les familles se retrouvent pour manger ensemble, prier pour les défunts et bénir la personne qui offre le maïs.

Ce fut le cas récemment à Cotonou, devant une mosquée le vendredi saint et devant une église le jour de Pâques, afin d'honorer les défunts de la famille d'une lectrice, paroissienne Asniéroise, et de prier pour elle.



Merci à toi pour ce partage, toute la Paroisse te souhaite beaucoup de force et de persévérance dans l'épreuve que tu traverses depuis plusieurs mois pour pouvoir marcher à nouveau.